

*Elle attend au bout du chemin
Nous fait signe de la main
Mais déjà le lointain
Se recouvre d'obscurité*

Fatima Mana

Avant-propos

Après avoir été confrontée, dans le cadre de mon activité, à certains regards qui ont eu beaucoup de difficulté à se détacher de ma mémoire, j'ai éprouvé le besoin de rapporter ce qu'ils racontaient. Notamment le rythme du lieu, un EPADH où les résidents l'abordent et le vivent le plus souvent comme une incontournable fatalité. Si souvent évoquée sous le poids des années mais aux antipodes de ce à quoi ils s'attendaient, les voilà, à cause de leur santé, pris dans les filets d'une autonomie de plus en plus étriquée. Si certains sont parfaitement lucides et tentent de dévier jusqu'au bout la fatalité, d'autres s'enfoncent inexorablement dans le néant. En pleine conscience ou pas, ils traversent l'attente sans but, leur seul repère n'étant plus que le rythme des journées accroché à un emploi du temps généralement surchargé des soignants.

À l'heure où la lumière hésite, entre chien et loup, juste avant de basculer dans la nuit, Juliette remonte à petits pas sa vie. Dans l'ombre de ce rituel quotidien, la nécessité de s'évader de la réalité à laquelle elle est confrontée. À chaque fois c'est pareil, ses retours en arrière font l'objet d'une attention particulière qui l'oblige à se concentrer pour les trier, y compris ses moments préférés. Cela dit, pour rien au monde elle ne dérogerait à cette habitude ! Puis elle passe à l'étape suivante, peut-être la plus difficile, parce qu'elle l'a contraint à s'installer dans un concret qui n'est plus le sien depuis longtemps.

Pour le contourner, elle s'accroche à sa vie d'avant et tente d'en extraire ce qui la composait tel que des petits riens comme une atmosphère en hiver ou des visages familiers qui l'habitaient, la procédure n'est pas si simple

lorsqu'on a quatre-vingt-dix ans ! Mais une fois ce palier franchi, elle s'engouffre avec plaisir dans les images qui sortent au compte-goutte de sa mémoire. Ne lui reste alors plus qu'à les ranger dans le présent en les posant bien à plat sur les heures s'écoulant avec lenteur jusqu'au souper, dernier repère de sa journée. Ainsi, Juliette se retrouve au milieu d'une transparence paisible où elle tente de cristalliser réalité et sensations qui les cernaient au moment de leur vécu. Tout en les accommodant à sa latence d'aujourd'hui, tendresse et regret l'enrobent doucement.

La nonagénaire s'étonne souvent d'être encore là ici-bas. Du fond de son lit médicalisé, elle n'attend plus rien de la vie, la laisse faire tout en la surveillant avec curiosité, se demandant jusqu'où elle va aller. *Elle a fait son temps* se lit dans la plupart des regards posés à la vavite sur son visage constellé de rides. On envierait presque cette paix qui l'habite, du moins celle qu'elle renvoie avec une impression de confiance absolue sans se préoccuper de l'inéluctable. Son seul regret, parce qu'évidemment il y en a toujours un qui traîne au milieu de ses pensées, est de

ne plus faire partie de cette vie, où tous les jours, les bras chargés de travail et de projets, elle allait, certaine d'être utile aux siens, et aux autres aussi.

Désormais, Juliette se nourrit des faits de son existence, petits ou grands, qui l'ont jalonnée. Cela lui permet aussi, preuve à l'appui, de se rassurer en se disant que son parcours n'a pas été vain. Ainsi, lorsqu'elle se promène dans son passé, elle ne tente pas de récupérer les souvenirs qui ne tiennent plus que par un fil à cause de plusieurs décennies écoulées. Elle sait que sa mémoire peut lui jouer des tours en faisant débarquer de son passé, un amoncellement de pensées disparates. Elle perdrait trop de temps en essayant de les recomposer alors elle se contente simplement de cueillir celles qui se mettent à sa disposition, utilisant souvent le hasard comme une balle qui rebondit sur les événements de sa vie. Aussitôt, des émotions collées à son existence d'avant l'assiègent telle une bourrasque automnale. Passé ce cap, elles prennent la forme du réel sous son nez. Là, c'est sa jeunesse qui arrive avec son flot de souvenirs. Elle la passe tranquillement en revue avant de tomber sur un moment heureux. Cela lui

fait du bien, elle ne l'invente pas, mais le déroule à la sauce du bon vieux temps avant de s'y replonger avec délectation.

Aujourd'hui, c'est avec une facilité déconcertante qui la surprend elle-même que son adolescence réapparaît. Elle se plante devant ses yeux comme ces rivières au creux du plein été, dont on devine leur présence à travers la végétation dense, et qui soudain surprennent par la force de leur courant dès que vous êtes à leur pied. À quinze ans, Juliette comme beaucoup d'autres à l'époque, est venue, grossir l'effectif de l'une des nombreuses usines de vers à soie installées tout le long de la vallée. Là, elle produisait du fil pour les bien nés

sans se poser de question inutile. La nécessité et l'habitude de travailler l'avaient entraînée dans le confinement des couveuses, où les chants des fileuses se propageaient à travers tout l'atelier avant de s'écraser contre les énormes verrières de la bâtisse grise. Les matins d'hiver, elle s'enfonçait sans état d'âme au cœur de l'aube et du froid glacial qui la recouvrait totalement. Juliette

cheminait seule un temps, puis rejoignait, au fur et à mesure de son avancée, d'autres ouvrières occupées à ne pas glisser sur le chemin détrempe par les pluies incessantes de la saison. Avant d'attaquer la longue déclivité, le groupe entier jetait un œil au fond de la vallée, où l'usine découpait ses contours, plus affirmés avec la montée du jour.

À peine l'immense porte franchie que tout ce petit monde pénétrait sans transition dans une atmosphère étouffante, cerné de toute part par le bruit crispant des vers à soie grignotant inlassablement les feuilles de mûrier. Le fil qu'elles devaient enrouler sur les bobines tatouait leurs mains de plaies purulentes qui ne cicatrisaient jamais. Le soir venu, sous la pâle lumière d'un falot, Juliette, à peine rentrée, se précipitait au bassin se débarrasser du poids de sa journée. De cette époque, si la vie était difficile pour tout le monde, elle s'en souvenait comme de bons moments où la solidarité primait.

Des bruits de sabots claquent, suivis aussitôt par des voix qui s'éparpillent dans le couloir. Juliette, un peu

décalée par son voyage intérieur, rattrape sa réalité. Plus d'un an déjà qu'elle est là dans cette maison de vieux que l'on nomme pudiquement résidence de personnes âgées. Elle repense à l'année dernière et à son arrivée dans cet endroit si froid. Bizarrement, tout est encore entier dans sa mémoire, même l'instant où écrasée par une brutale émotion, elle a soudain réalisé ce qui l'attendait à cause de son corps disloqué, ratatiné sous le poids des années et qui soudain ne lui appartenait plus. S'étant toujours occupée de lui, parfois même avec coquetterie, sa vraie dépendance s'est installée à ce moment-là.

À l'échancrure du petit matin, sa chambre s'ouvre sur un personnel pressé par un planning surchargé. Des odeurs de café et de pain grillé se répandent dans le couloir, suivi de près par des coups brefs donnés sur chaque porte que l'on ouvre rapidement pour la distribution du petit déjeuner, premier rituel journalier. S'enclenche juste après celui de la toilette.

La première fois qu'elle a dû laisser son corps à des mains étrangères, une douleur à l'état pur, mêlée de